

L'ARCHEOLOGIE DE LA COTE ORIENTALE AFRICAINE

R. 69

Par

Neville CHITTICK, Directeur
de l'Institut Britannique d'Archéologie en Afrique Orientale

Dans cet article ^(a) j'essaie de résumer ce que nous savons de l'histoire culturelle des côtes et des îles que les Grecs appelaient Azania et les arabes Sawâhil. J'ai fait le tableau de cette histoire jusqu'au moment de l'arrivée des Portugais ; peu de travail archéologique a été effectué sur la période suivante, sauf par M. Kirkman pour Fort Jésus à Mombasá, mais il est évident que la région de Lamu mise à part, cette période connaît un affligeant déclin, coupé seulement par une brève renaissance de Kiloa dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Je n'ai pas traité en détails de la séquence des poteries importées, puisque M. Kirkman le fait ailleurs dans cette Revue. Je dirais, néanmoins, que ma datation de quelques-unes des poteries importées, en particulier celles d'origine islamique est de cinquante à cent ans antérieure à la datation de M. Kirkman.

Pendant près de deux mille ans, des bateaux venant d'Arabie et du nord-ouest de l'Inde, ont effectué la traversée, vers la Côte orientale africaine et depuis celle-ci, en profitant du régime alternatif des moussons qui, pendant environ la moitié de l'année, soufflent du Sud-Ouest, et pendant quatre mois du Nord-Est. Ces côtes représentaient la région la plus méridionale connue des Anciens ; il s'ensuit que c'est ici seulement, en Afrique équatoriale que nous possédons une connaissance historique qui remonte à la période antérieure au XV^e siècle. Il s'agit d'une histoire liée davantage aux autres pays bordant l'océan Indien qu'à l'intérieur du continent : les sources en sont insuffisantes, souvent fausses, souvent quasi mythiques. Néanmoins, elles peuvent nous fournir un canevas du déroulement des événements, canevas qui doit être vérifié, complété, et ainsi que nous le verrons, quelquefois modifié par des témoignages archéologiques.

La partie septentrionale de la côte était la plus aisément accessible aux premiers voyageurs, pourtant ce fut la région au sud de l'équateur qui offrait la plus grande attirance aux marchands et colons de terres chaudes et sèches de l'océan Indien septentrional, une attirance dramatiquement attestée à une époque récente par le transfert de la capitale de Sayyid Sa'id bin Sultan de Mascat à Zanzibar. De la Corne de l'Afrique à la latitude de Mogadiscio, la côte est déserte, pauvre en ports, et avec un aride arrière-pays. L'étendue de terre de

(a) Traduit par R. Némorin et P. Vérin.

Mogadiscio jusqu'un peu au sud de l'équateur, jouxtant la frontière actuelle du Kenya et de la Somalie, est connue sous le nom de côte du Banadir ; ainsi que son nom l'indique, elle est coupée par d'utiles ports, mais elle est encore quelque peu désertique. Au-delà du deuxième degré de latitude Sud, la pluviosité est bonne, et la côte est indentée par des rias.

Il existe plusieurs îles au large de la côte ; celles qui ont de l'eau offrant des asiles sûrs aux marchands. Les îles protègent la côte voisine dont la plus grande partie est bordée de palétuviers. Les étendues de palétuviers sont interrompues par des sections de côtes sableuses escarpées avec un bord de mer presque plat. Là où les plages sont protégées de la violence de l'Océan, elles offrent des lieux de débarquement idéal ; des bateaux accostant à la marée montante jettent l'ancre et demeurent stables sur leurs fonds presque plats à la marée descendante ; ils peuvent alors être convenablement déchargés. Au large, entre les îles, un récif de corail peu profond abonde en poissons.

Avant d'examiner l'archéologie de la côte, il serait utile de résumer ce que nous savons, d'après les sources écrites de l'histoire du littoral. Certaines régions de l'Afrique de l'Est sont apparemment mentionnées dans l'"Histoire Naturelle de Pline", publiée vers 75 après J.C. ; mais les noms sont reproduits sans avoir été compris et quoique le passage à travers l'océan Indien (familier aux Grecs et aux Romains sous le nom de mer Erythrée) jusqu'en Inde était très connu après qu'Hyppalus eut rapporté des précisions au sujet des moussons, aux régions de la Méditerranée ; environ trente ans plus tôt, la connaissance qu'avait Pline de l'Afrique se termine effectivement au Golfe d'Aden.

Le premier document à nous fournir d'utiles informations sur la côte de l'Afrique de l'Est est le "*Périple de la mer Erythrée*", auquel s'ajoute Ptolémée. Le Périple est une oeuvre anonyme, apparemment écrite par un marchand grec qui vivait en Egypte. On considère ordinairement qu'elle a été écrite durant la seconde moitié du premier siècle de notre ère, mais on a récemment émis l'opinion qu'elle date environ de l'année 220 après J.C., et cette opinion paraît de plus en plus fondée.

Le Périple est une sorte de guide de marchand-aventurier de l'océan Indien, et il nous fournit plus d'informations détaillées que celles que nous avons pu posséder pendant mille ans après. Les voyages étaient effectués vers le Sud le long de la côte de l'Afrique de l'Est pour obtenir des gommés aromatiques de la région du cap Guardafui, mais principalement pour l'ivoire de ce qui est maintenant la côte Swahili, dont la ville principale était appelée Rhapta ; on en ignore le site, mais elle est peut-être enfouie sous la boue du delta de Rufiji. L'embouchure de cette rivière se trouve en face de l'île de Mafia, connue autrefois sous le nom de Manfia ou Manfisa où nous pouvons reconnaître Menouthias, la seule île nommée dans le Périple et par Ptolémée. Dans le Périple, néanmoins, la description du site de l'île s'accorde mieux avec Pemba ou Zanzibar ; comme on ne se rappelait que le nom d'une seule île, ce nom s'appliquait probablement à toutes.

Azanie, nous dit-on, est sous la domination de Charibael (probablement Karib'il, roi d'Himyar, Arabie du Sud-Ouest, aux environs de 220 après J.C.) et fut longtemps sous la coupe du plus puissant état d'Arabie que qu'il fût. Néanmoins, le peuple de Mouza (port de Moka) domine la côte de l'Azanie du Sud placée sous l'autorité de Charibael. Les marins envoyés de Mouza connaissent la langue des habitants et les mariages avec ceux-ci sont fréquents. Les indigènes sont décrits comme étant très grands avec des airs de pirate, ce qui laisse supposer qu'ils étaient hamitiques ; rien dans leur description et autres aspects n'indique qu'ils étaient nègres ou bantous.

Des armes et des ustensiles de fer représentent la principale importation et suggèrent que les habitants ne savaient pas travailler le fer. De la verrerie était aussi importée. Outre l'ivoire, les exportations comprenaient des écailles de tortues, des cornes de rhinocéros et de l'huile de coco. Le commerce de ces marchandises continue de nos jours, et a sans doute duré tout au long des deux derniers millénaires. Il est fait mention d'esclaves pris dans la Corne de l'Afrique mais pas de la région plus au Sud. Il n'y a pas en fait, de mention d'esclaves exportés de la côte de l'Afrique de l'Est jusqu'à une époque assez récente, leur exportation n'ayant pas été pratiquée sur une large échelle avant le XVIII^e siècle. Un commerce considérable d'esclaves a dû, néanmoins, exister aux temps anciens, car les esclaves Zanj ont pu, avec assez de succès, se révolter en Irak au IX^e siècle.

Après la période du Périple et de Ptolémée (dont l'oeuvre fut probablement modifiée au début du V^e siècle), nous ne possédons presque aucun renseignement sur l'Azanie jusqu'au X^e siècle. Il est vrai qu'il existe nombre de chroniques locales qui prétendent donner un compte rendu de la colonisation pratiquée par les premiers Califes de l'Islam, mais aucune de ces sources ne date d'avant le XIX^e siècle. Dans ce genre de littérature, il y a une grande tendance à exagérer l'ancienneté et la gloire des aïeux. La "Civilisation" en Swahili se dit "Ustaarabu", ou "devenir comme un Arabe" ; toutes les sources locales, anciennes ou récentes, devraient être étudiées en conservant présent à l'esprit le fait que l'élément arabe a tendance à être exagéré.

Les géographes arabes nous procurent une certaine somme de renseignements, mais il est encore extrêmement difficile d'identifier les lieux qu'ils nomment. Habituellement, on peut les comprendre de plus d'une manière et dans les manuscrits arabes des fautes sont facilement commises, du fait surtout de l'omission ou du déplacement d'un *nukta* (point). De plus l'interprétation est rendue plus compliquée parce que presque tous les géographes croyaient, suivant en cela Ptolémée, que la partie sud de l'Afrique s'arrondissait vers l'Est jusqu'à rejoindre des terres d'Extrême-Orient. Le pays de Waqwaq, par exemple, est quelquefois placé en Afrique, quelquefois en Asie. Une confusion existe aussi au sujet des îles de l'Indonésie et celles qui se trouvent au large de la côte sud-est de l'Afrique ; cette confusion est alimentée par le fait que des Indonésiens émigrèrent à Madagascar (et peut-être d'abord sur le continent) dans les premiers siècles de l'ère chrétienne).

La côte est généralement divisée par les géographes arabes en trois parties : Barbara (qui se termine du côté de Mogadiscio), le pays des Zanj, et le pays de Sofala, qui semble commencer à la latitude du Cap Delgado au Nord. Jusqu'au XIII^e siècle la plupart des établissements de la côte semblent avoir été païens. Les premières villes musulmanes sont peut-être Qanbalu (Pemba ?) avait une population mixte composée de musulmans et de païens. Al-Idrisi, écrivant vers 1150, indique que Barawa, Mombasa (considéré comme le siège du roi des Zanj), et Malindi ainsi que d'autres villes non identifiées du continent, était toutes païennes. Mogadiscio se développait probablement à cette époque, car Yaqt en fait mention soixante-dix ans après comme de la ville la plus importante de la côte et la seule sur le continent à avoir une population musulmane ; les habitants sont divisés en clans, chacun avec son propre chef. A la même époque (vers 1220), on nous parle d'un sultan de Pemba qui est un Arabe de Kufa (sud de l'Iraq) ; Kiloa est aussi sommairement mentionnée. A l'époque de la visite d'Ibn Battuta en 1331, Mogadiscio semblait être au moins aussi importante que Kiloa ; un homme la gouvernait avec le titre de Cheik. Une vie de cour hautement raffinée se déroulait autour du Cheik. Lorsqu'Ibn Battuta allait à la mosquée en présence du Cheik, on lui donnait des vêtements spéciaux à porter. Le Cheik se promenait à travers la ville sous un dais ou parasol rectangulaire de soie, accompagné d'une fanfare de tambours, de trompettes et de pipeaux. Ibn Battuta décrit un repas offert par le Cheik ; du riz cuit dans du mantègue, accompagné d'une sauce assaisonnée, de viande et de légumes, et comme plats supplémentaires : des bananes cuites dans du lait frais, et du gingembre, des poivrons et des mangues dans du lait caillé. Les habitants étaient obèses par excès de nourriture. Mogadiscio est décrit comme une très grande ville, vivant de commerce avec beaucoup de riches marchands. Ibn Battuta parle d'un curieux procédé selon lequel un de ces marchands recevait un marchand visiteur, qui ne pouvait acheter ou vendre que par l'intermédiaire de son hôte. La ville était réputée pour ses tissages, largement exportés.

Selon Ibn Battuta, Kiloa paraît avoir été plus petite que Mogadiscio. Il dit que la ville est construite entièrement de bois, quoique cela semble n'être pas tout à fait juste ; il dit aussi qu'elle se trouve sur la côte, ne mentionne aucune île, ce qui prouve que là, du moins, sa mémoire lui fit défaut. Il fut très frappé par le piété du Sultan qui recevait beaucoup de navires du hedjaz. Ces descendants du Prophète Mohammed étaient rénumérés par le sultan au moyen du butin que celui-ci prélevait dans ses expéditions de pillage contre les Zanj païens de l'intérieur. Les Zanj, au moins ceux de Kiloa, se tatouaient le visage à la manière des Makua et des Makonde de nos jours, quoiqu'il semble improbable que ces tribus se trouvaient dans la région de Kiloa à cette époque. Quant à Mombassa, elle apparaît n'avoir eu que peu d'importance en comparaison.

Les géographes arabes décrivent peu les caractéristiques raciales des Zanj. On présume que la population aborigène était boschimanoïde, mais malgré la survivance encore toute récente de plusieurs groupes de chasseurs, ceux-ci ne sont pas décrits. Il est généralement reconnu que les Bantous arrivèrent sur la côte avant le X^e siècle après J.C. et cette croyance prend appui sur l'usage de ce qui semble être la corruption d'une racine bantoue pour le mot : roi, et d'autres mots bantous, dans

le compte rendu que fit Massudi des contrées aurifères de Sofala et de Waqwaq. Cela est néanmoins difficilement conciliable avec son affirmation que les Zanj sont un type d'Ethiopiens (Ahabish) ayant émigré vers le Sud, et qu'ils sont de gros propriétaires de bétail se servant de boeufs comme montures et comme bêtes de somme. On a quelques preuves que les Bantous qui habitèrent la côte du Banadir avant l'arrivée des Galla (à leur tour supplantés par les Simalis) étaient présents à une époque aussi ancienne. Ces Bantous, dont l'établissement principale s'appelait Shungwaya, se répandirent plus tard au Sud et à l'Ouest, et constituèrent les ancêtres principaux du groupe de tribus du Nord-Est, qui comprend parmi d'autres les tribus Kikuyu et Chagga ainsi que de nombreuses autres moins grandes qui habitent près de la côte.

Les géographes arabes écrivent que les Zanj étaient gouvernés par des chefs élus qui contrôlaient d'importantes bandes d'hommes armés. Ils nous parlent aussi des prêcheurs païens parmi eux et de leur amour de l'art oratoire ; mais nous ne possédons aucun autre renseignement sur leur système social.

Outre les compilations récentes (les Chroniques de Pate et Lamu, le Kitab al-Zunuj et autres) considérées comme hautement suspectes, nous ne possédons que deux sources historiques venant de la côte même. Les deux sont des versions d'une chronique des rois de Kiloa, écrite probablement entre 1520 et 1530. L'une est une copie faite à Zanzibar au siècle dernier ; l'autre fut transmise par l'historien de Barros au milieu du XVI^e siècle, accompagnée d'autres renseignements dérivés d'une seconde source. C'est sur ces deux versions que repose l'histoire acceptée de la côte. Extraite de Barros est l'histoire des Emozaydij, hérétiques d'Arabie qui s'étaient établis sur la côte Est, vraisemblablement au VIII^e siècle ; cette immigration n'est pas prouvée, et l'histoire elle-même est considérée d'authenticité douteuse. Une émigration ultérieure, de al-Ahsa sur la Golfe Persique, est enregistrée par de Barros mais semble être une variante de l'histoire de la venue des Shirazi (Chiraziens). Cette dernière est présentée dans la chronique de Kiloa comme l'événement principal de l'histoire de la côte. On prétend que le Sultan de Shiraz (Chiraz) du nom de Hasan ou Husain, en compagnie de ses six fils, fit voile vers la côte africaine dans sept bateaux, dont chacun s'arrêta à un endroit différent. On dit même que le Sultan débarqua aux Comores, tandis qu'un des fils, Ali, s'établit à Kiloa. On a généralement interprété cette immigration des Shirazi comme un mouvement d'habitants du Golfe Persique ; le récit ne peut être relié à l'histoire de Shiraz et est certainement grandement mythique. Fondé sur les années de règne, principalement celles mentionnées par de Barros, dont la version enregistre plus de sultans que la version arabe, l'événement a été placé dans la seconde moitié du X^e siècle après J.C. Néanmoins, ainsi que le prouvent de récentes fouilles à Kiloa et un réexamen de la chronique, il semble nécessaire de lui attribuer une date ultérieure, peut-être aussi tardive que 1200. Nous considérons aussi que le mouvement fut plutôt celui

d'habitants de Mogadiscio et de la côte du Banadir vers le Sud, venaient de la Perse et du golfe Persique et s'appelaient donc déjà Shirazi¹.

Pendant la première moitié du XIII^e siècle, le sultan partagea son temps entre Kiloa et Mafia, qui était à l'époque au moins aussi importante que Kiloa, et peut-être davantage comme le prouvent les fouilles. Vers le milieu du siècle, des guerres éclatèrent entre Kiloa et Shanga (probablement l'île de Sanje ya Kati), qui par deux fois déposa le sultan, mais fut finalement vaincue.

Vers la fin du siècle, il y eut un changement de dynastie enregistré seulement par la version arabe, et très sommairement. Mais les preuves archéologiques montrent un changement marqué dans la culture, ainsi que nous le verrons ; et il est très probable qu'il y eut alors une immigration considérable en provenance de pays arabes. Les années suivantes, couvrant le premier quart du XIV^e siècle, que furent vraisemblablement celles durant lesquelles Kiloa devint maître de Sofala et du commerce de l'or, ainsi que de Zanzibar, Pemba, et d'autres parties du continent. Cet or, obtenu des régions de la Rhodésie à laquelle nous associons Zimbabwe et le Monomotapa, constitua dès lors la fortune de Kiloa².

Le troisième roi de cette dynastie, al-Hasan, Ibn Sulaiman, reçut la visite du grand voyageur arabe : Ibn Battuta en 1331 ; les noms que ce visiteur enregistre, et celui du successeur de al-Hasan, correspondent à ceux donnés par la chronique. Cette précieuse confirmation assure dès lors, tout au moins dans ses grandes lignes, l'authenticité de la chronique. Mais nous n'apprenons que peu de chose de valeur dans sa relation du reste des XIV^e et XV^e siècles ; nous pouvons y noter néanmoins que la grande Mosquée de Kiloa fut restaurée pendant le règne de Sulaiman ibn Muhammad (vers 1421-1442), et que durant la dernière partie du siècle, de nombreuses querelles dynastiques éclatèrent dans lesquelles les Wazirs, apparaissant quelques décennies plus tôt, jouèrent un rôle considérable. Ces dissensions facilitèrent la conquête par les Portugais ; en 1505, Sofala, Kiloa et aussi Mombasa furent tous conquis, et un fort, vite abandonné, fut construit à Kiloa. En l'espace de quelques années, les Portugais avaient sous leur coupe tous les centres importants de la côte ; la région connut alors une période de déclin économique et culturel, particulièrement marqué dans le Sud.

Il ne faut pas croire que la domination de Kiloa ressemblait à quelque chose qu'on pourrait appeler un empire, terme qui fut souvent usité. Jusqu'à l'établissement de la dynastie d'Abu'l Mawahib à la fin du XIII^e siècle, Kiloa, en

¹ G.S.P. Freeman-Grenville (*The Medieval History of the Coast of Tanganyika*, O.U.P. 1962) fait une analyse détaillée de la chronique de Kiloa ; la chronologie que nous proposons nous-mêmes a été exposée dans "The Shirazi Colonization of the East African Coast" *Journal of African History*, vol. VI, n° 3, 1965. Cette publication sert de base au résumé qui est donné ici.

² Cette expansion et la transformation de Kiloa, d'une ville bâtie en bois en bâtiments presque entièrement en pierre, est attribuée dans la version portugaise de la chronique à deux souverains non mentionnés dans la version arabe ; ceux-ci selon cette première version, auraient régné durant le XIII^e siècle. Nous croyons toutefois que leurs noms sont une redite de ceux des souverains ayant régné au début du XIV^e siècle.

association avec Mafia, était simplement une ville commerçante parmi d'autres, quoique la plus prospère. Après 1300, elle contrôlait Sofala et quelquefois les îles au large et certaines parties du continent particulièrement ce qui est maintenant le Mozambique ; mais toutes les villes au Nord de ce qui est aujourd'hui Dar es-Salam, étaient probablement indépendantes.

Des récits traditionnels, venant de lieux aussi éloignés l'un de l'autre que Mogadiscio et les Comores, enregistrent des variantes de l'histoire de l'immigration Shirazi. La plus importante et la plus longue des chroniques est celle de Pate, qui traite surtout de l'histoire de la dynastie Nabhani, originaire d'Oman, sur l'île de Pate dans l'archipel Lamu. Cela place l'établissement de la dynastie en 600 de l'Hérite (1203-1204 de notre ère), une date peut-être trop reculée ; une date plus probable est aux environs de 1400 après J.C. Nous apprenons que Manda, sur l'île immédiatement au Sud, dominait Pate et fut par la suite vaincue ; cela est probablement historique.

Les récits de la conquête par Pate de tous les lieux importants de la côte ne sont nullement prouvés et demeurent certainement mythiques. La période de la plus grande influence de Pate se situe dans la deuxième moitié du XV^e siècle et après la venue des Portugais.

La chronique de Lamu nous renseigne fort peu sur son histoire avant 1700 ; mais nous savons d'une source arabe que la ville existait avant 1383. La chronique de Mombasa n'offre rien d'intéressant pour la période qui nous concerne. Quant aux villes septentrionales, il y a preuve d'une communauté Sirafi à Merka probablement établie là à l'époque de, ou avant, la destruction, vers 976 après J.C. de Siraf, le plus grand port du temps dans le golfe Persique. A Mogadiscio un document datant de 1700 environ parle du remplacement de la fédération originale des tribus, chacune sous son propre Cheik, par un sultanat, dont le premier souverain fut Abu Bakr ibn Fakhr ad-Din, d'origine sud-arabique. Ce changement de système est en effet confirmé par la comparaison du document de Yaqut avec celui de Ibn Battuta ; il eut lieu vers le milieu du XIII^e siècle sans doute. Du temps de Ibn Battuta, le souverain parlait déjà "Maqdashî" (Somali ?) à telle enseigne que les immigrants semblent avoir déjà été assimilés par les premiers habitants. Outre cela, les documents de Mogadiscio sont d'une remarquable insuffisance quand on considère l'importance du lieu.

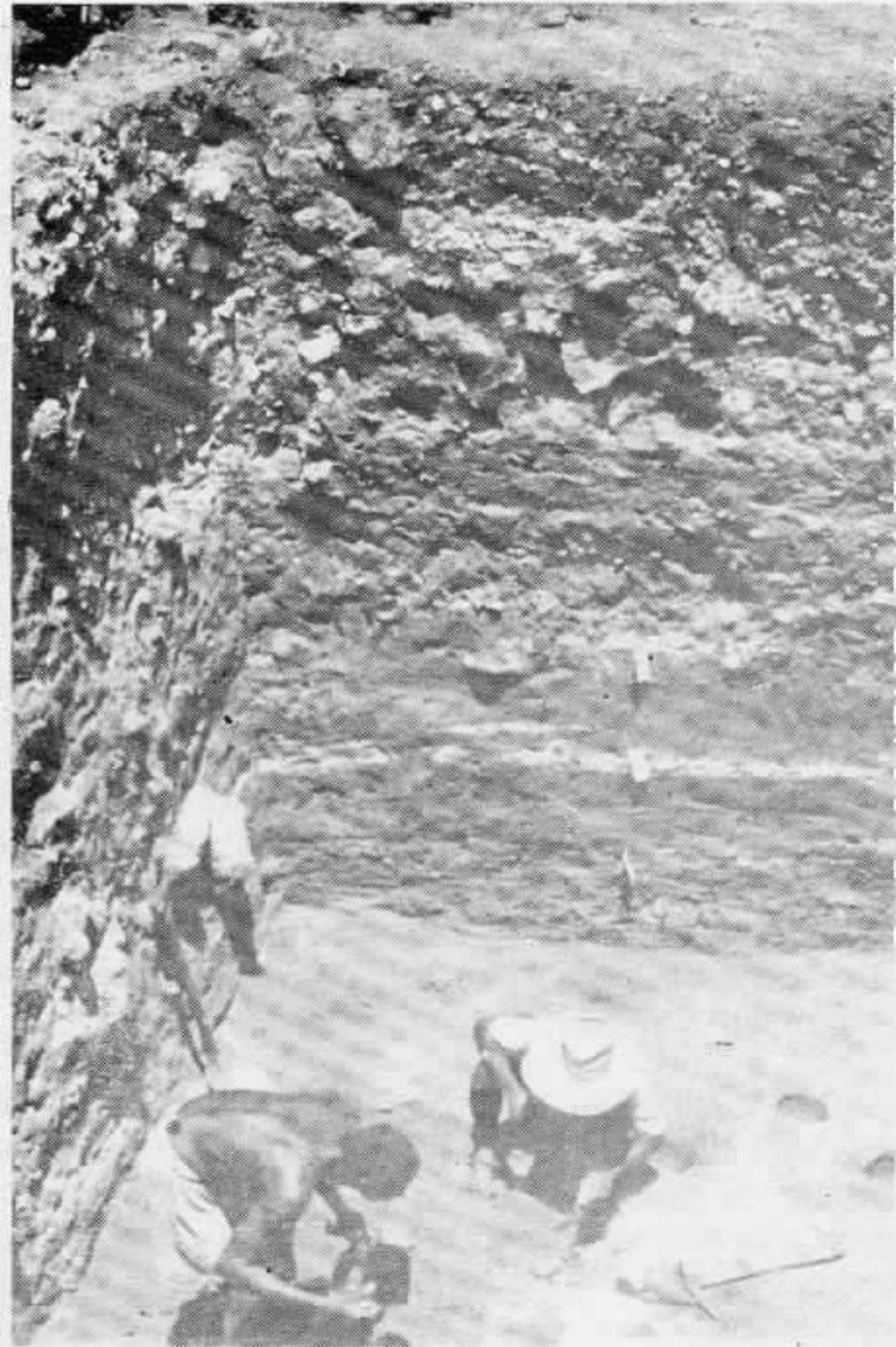
Au début du XVI^e siècle, les Portugais furent très impressionnés par ce qu'ils virent dans les villes de la côte. Ils furent surtout frappés par le luxe de la parure des habitants de classes supérieures. Les vêtements étaient de soie riche ainsi que de coton ; les esclaves pourtant ne portaient qu'un pagne ; on parle de beaucoup de bijoux d'or et d'argent, de boucles d'oreilles et de bracelets pour les bras et les jambes, dont aucun ne nous est parvenu. Nous apprenons davantage sur l'agriculture : le millet et le riz étaient les céréales cultivées et d'une autre source, nous savons que du riz était en fait exporté à Aden ; ce qui laisse supposer qu'on en obtient en grande quantité sur le continent. Des oranges, des citrons, des grenades et

des figues indiennes ainsi que des oignons et d'autres légumes poussaient dans des jardins irrigués par des puits.

On y élevait des moutons, des chèvres, du bétail et des volailles ; naturellement le poisson constituait une grande partie du régime alimentaire. Des abeilles étaient gardées dans des ruches cylindriques pendant des arbres, comme elles le sont encore aujourd'hui sur le continent. Les bateaux de la côte jaugeaient jusqu'à cinquante tonnes, et étaient construits de planches cousues entre elles par des cordes et possédaient de voiles tressées. Ces vaisseaux étaient évidemment du type *mtepe* en usage jusqu'à tout récemment, et dont l'ancienneté remonte à l'époque du *Périples*.



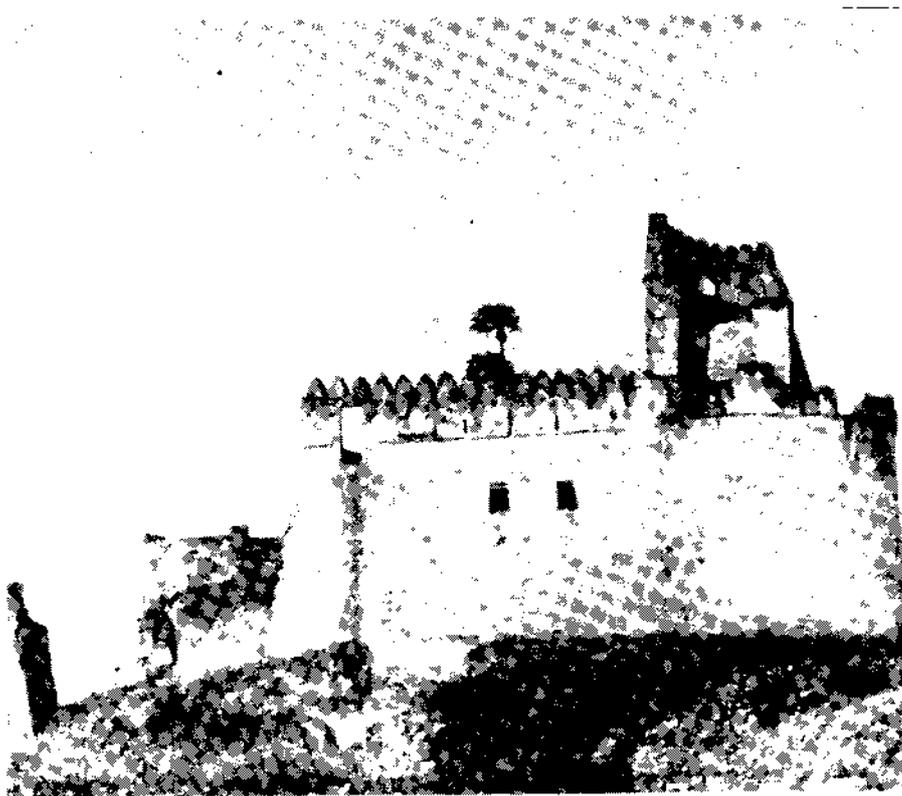
*Kilua - Fouilles de l'Institut Britannique d'Archéologie
près de la grande Mosquée en 1965 (Cliché Vérin)*



*Kiloa - Fouilles de l'Institut Britannique d'Archéologie
près de la grande Mosquée en 1965 (Cliché Vérin)*

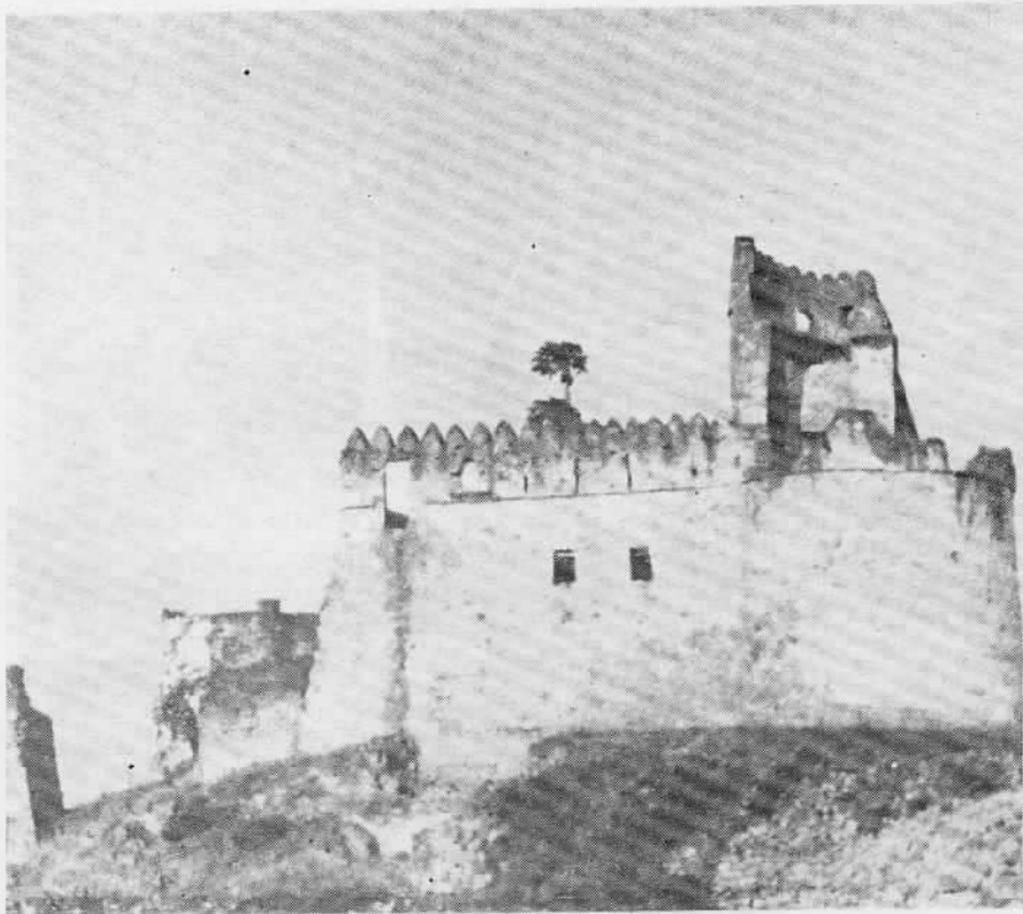
On évalue la population de Mombassa en 1505 à plus de 10 000. Des évaluations contemporaines pour Kiloa varient entre 4 000 et 12 000 ; la population avait dû être plus nombreuse un siècle et demi plus tôt. Les Portugais distinguaient entre les Maures blancs et noirs (Musulmans) et les Africains ; la classe dirigeante semble avoir été celle des "Maures noirs" Swahili. Les marchands indiens étaient, semble-t-il en petit nombre. Les femmes étaient strictement confinées à leurs maisons, et, nous dit-on, maltraitées. Cela conduisit à un remarquable incident à Kiloa en 1502 lorsque plusieurs femmes voulurent partir avec les Portugais, dans leurs bateaux, et devenir chrétiennes.

Kiloa - Le Gereza édifié par les Portugais au début du XVI^e siècle.



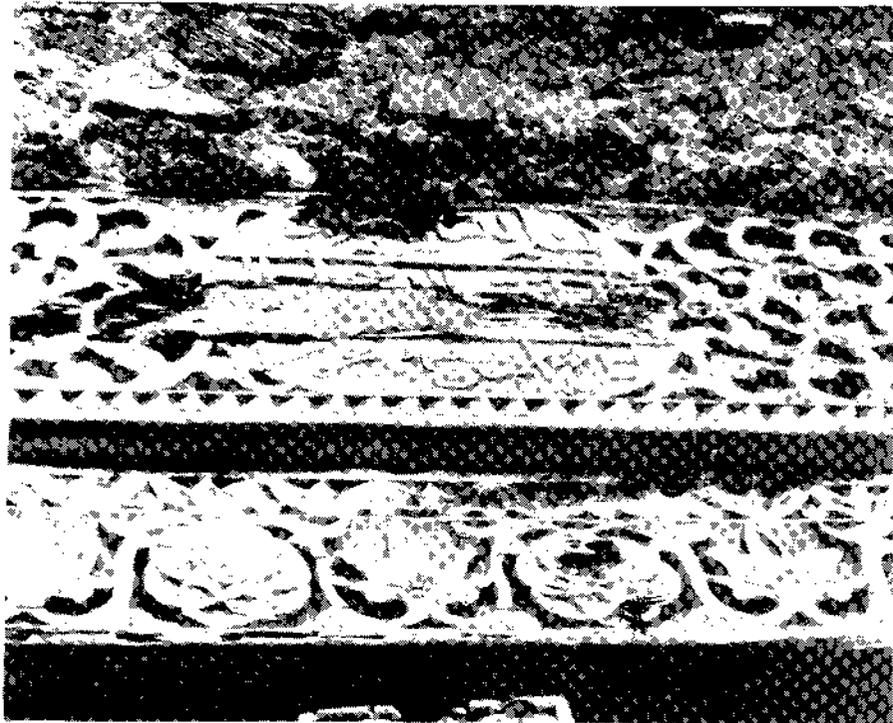
Des objets datant de l'Age de pierre, moyen et tardif ont été découverts en bon nombre de lieux sur la côte ; ce sont, sans doute, des vestiges des peuples nomades et chasseurs. Il est assez remarquable qu'on ne connaît aucun lieu d'établissement remontant à la période antérieure à l'ère islamique ; la poterie de chaque site comprend des ustensiles islamiques importés.

Kilua - Le Gereza édifié par les Portugais au début du XVI^e siècle.



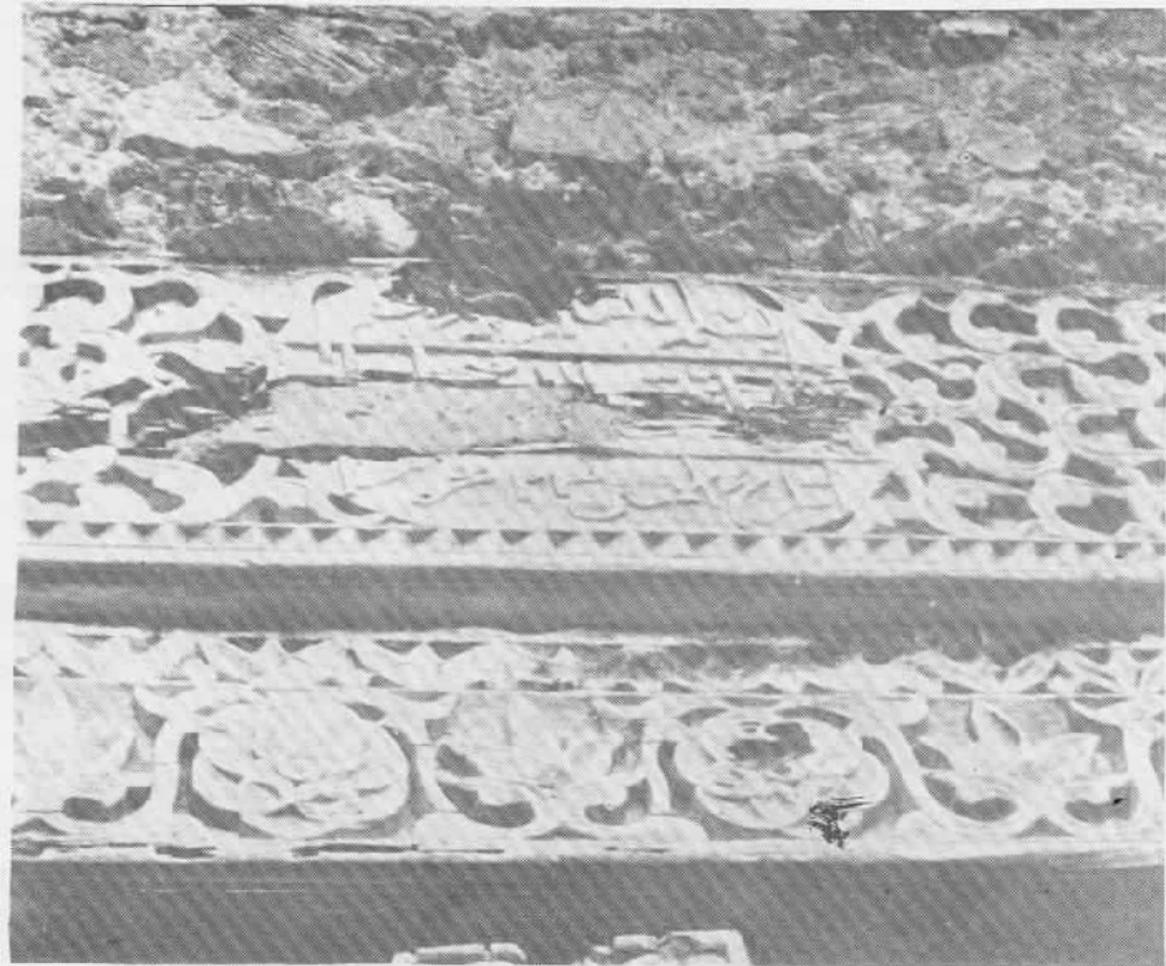
Il y a eu un certain nombre de découvertes de monnaies ptolémaïques et romaines ; ces découvertes furent considérées comme la preuve matérielle du commerce dont parle le Périple. Mais la plupart de ces découvertes souffrent d'un manque de documents pour les rendre sûres¹. Quelques tessons de poterie romaine seraient plus passionnants que toutes ces découvertes? Jusqu'à l'heure actuelle les sites des premiers établissements marchands sont tout à fait inconnus².

On n'a procédé jusqu'à présent à aucune fouille méthodique sur la côte somalie, ni, pour la période qui nous intéresse, à Mombasa ou Malindi, des villes qui figurent au premier plan des récits des géographes arabes. Les couches les plus anciennes qui ont jusqu'ici été fouillées sont les plus profondes de Kiloa, qui, quoique de peu d'importance avant le XIII^e siècle, nous fournissent la base de nos connaissances sur les plus anciens établissements retrouvés.



Kiloa - Inscription récente à l'entrée du Gereza

- ¹ Un examen critique en a été fait par G.S.P. Freeman-Grenville ; j'ai récemment publié une note sur d'autres pièces, y compris deux romaines sur lesquelles on est mieux renseigné que pour les autres.
- ² Un seul petit tesson provenant des niveaux les plus bas de Kisimani mafia semble être une poterie nabatéenne peinte des premiers siècles de notre ère, mais tous les autres objets découverts dans ce site sont islamiques.



Kiloa - Inscription récente à l'entrée du Gereza

Un dinar d'or, venant de Zanzibar, de Ja'far al-Barmaki, Wazir de Harun ar Rashid, daté de 798 après J.C. a été publié en 1865. Cette pièce faisait évidemment partie d'un trésor mis à jour accidentellement à Unguja Ukuu, le vieux Zanzibar, à environ vingt miles au sud de l'actuelle capitale, là où les habitants montrent encore le lieu où l'or fut découvert. De grandes quantités de fragments de jarres, recouvertes d'un épais vernis bleu, dont la plupart avaient une décoration en relief sous le vernis, furent trouvées dans ce site. Ces fragments étaient d'un type de poterie manufacturée en Irak moyen et inférieur entre le VIII^e et IX^e siècle après J.C., et ainsi concordent bien avec le dinar, qui doit être considéré comme l'objet le plus ancien daté avec certitude qu'on ait découvert sur cette côte ¹. Quelques fragments de ce genre de poterie ont aussi été trouvés dans deux sites sur le continent en face de Zanzibar ; les tessons sont en assez grand nombre, mélangés à de la poterie ultérieure, dans une collection de surface du site de Manda sur l'île du même nom au large de la côte nord du Kenya.

Le site de la ville de Kiloa, connu sous le nom de Quiloa aux Portugais (ce nom se retrouve sur toutes les cartes sauf les récentes), se trouve dans le coin nord-ouest de l'île de Kiloa, environ cent soixante miles au sud de Dar-es-Salam, et faisant face au plus beau havre de la côte. Là où la ville devait s'ériger, existait à l'origine une basse étendue de sable, dépassant seulement de peu le niveau des plus hautes marées ; aujourd'hui, par l'accumulation de siècles de débris et de bâtiments écroulés, le niveau du sol s'est exhaussé de quatre à cinq mètres. Sur ce sol sont bâties les maisons disséminées du village actuel, qu'on appelle Kiloa Kisiwani.

Près de la moitié des dépôts accumulés à Kiloa date d'avant l'introduction des monnaies qu'on croit être la marque du commencement de la dynastie shirazi. on suppose que cette période "pré-shirazi" dura depuis 800 après J.C. environ jusqu'à la seconde partie du XII^e siècle. la culture matérielle pendant ce long espace est remarquablement uniforme, mais en se fondant sur l'introduction de quelques nouveaux types d'objets, on divise cette période en deux phases, la seconde commençant aux environs de l'an 1 000 ou un peu avant.

Dans les couches les plus profondes apparaissent des fragments de poterie vernissée bleue, à laquelle nous avons fait allusion plus haut, et d'après ces découvertes, les vestiges les plus anciens sont datés du IX^e ou peut-être du VIII^e siècle de notre ère. A cause de la profondeur à laquelle ces basses couches se trouvent, il n'a pas été possible d'examiner une vaste zone. Les restes consistent en débris abandonnés par les habitants qui se nourrissaient principalement de poissons et de coquillages. A cette profondeur on n'a trouvé nulle trace de constructions autres que des trous creusés dans le sable, et la plupart de ces trous sont les restes de fondations de constructions en bois plus récentes ; les débris sont donc dus ou aux pêcheurs qui habitaient des abris sommaires ou alors les régions fouillées sont hors des principaux établissements de l'époque.

¹ Voir Neville Chittick. Azania I, 1966.

A un niveau légèrement supérieur apparaissent les restes des premières maisons en pisé. Elles sont rectangulaires et assez semblables d'aspect à celle que nous connaissons, avec des toits de feuilles de palme. Jusqu'au début du XIV^e siècle, ces maisons allaient demeurer le seul type de constructions. Néanmoins de courts alignements de murs de maçonnerie, construits en corail, quelquefois grossièrement taillés à angle droit, posées à quelques vingt centimètres de profondeur et liées par un mortier de boue, apparaissent dans des couches attribuées au X^e siècle, et des demeures de ce genre semblent avoir été construites à une date aussi reculée.

La poterie caractéristique de cette première période peut être divisée en deux catégories : les bols enduits de rouge dans lesquels on servait sans doute les repas, et les pots de cuisson, généralement de la forme d'un sac avec des décorations sur le bord. Ces deux types de poteries furent employés presque sans discontinuité jusqu'à la deuxième moitié du XIII^e siècle à l'époque shirazi et illustrent la continuité culturelle de ce long espace de temps, malgré l'introduction de nouveaux types de poterie au répertoire.

Pendant la première phase de la période pré-shirazi, jusqu'au XI^e siècle, les bols enduits de rouge sont communément décorés de motifs en graphite, quelques fois très finement exécutés, avec de très minces lignes au crayon, le motif favori était des bandes d'un dessin en treillis. Plus tard, durant la seconde phase, la décoration au graphite disparaît presque (pour renaître néanmoins dans un style différent au XIV^e siècle), mais la forme la plus caractéristique continue à être celle de bols au rebord épaissi et tourné vers l'intérieur. Ce type de bol a été découvert aussi à Pemba et dans les premières couches à Gedi, au sud de Malindi, et dans d'autres sites au Kenya.

C'est le seul exemple d'un ustensile fait localement, ayant été en usage dans une vaste région et presque certainement manufacturé dans plus d'un endroit. Aux époques suivantes, chaque zone avait ses propres ustensiles ; même des lieux aussi intimement liés que Kiloa et Mafia, séparés seulement par quatre-vingt miles de mer ont eu des poteries différentes à partir du XIV^e siècle, avec seulement quelques emprunts mutuels.

Outre la poterie, les objets les plus communs trouvés sur les sites côtiers sont des perles. A l'époque "pré-shirazi" à Kiloa, surtout pendant la première phase, ces grains sont presque exclusivement des disques de coquilles, provenant quelquefois de l'escargot *Achatina*, quelquefois de coquillages marins. Elles ont un diamètre variant entre quatre et dix millimètres. On trouve aussi un grand nombre de blocs de pierre creusée dont on se servait apparemment pour arrondir les bords de ces coquilles, mais toutes n'étaient pas ainsi travaillées. Ces blocs sont en si grand nombre qu'il est loisible de penser que les grains étaient manufacturés pour l'exportation ; la plupart de ces meules étaient de grès, mais certaines étaient de corail, et à l'occasion on se servait d'un épais fragment de pot. De longues perles (huit centimètres) en forme de cigares étaient quelquefois fabriqués en "terre cuite", durant la première phase.

Les objets en métal sont aussi communs qu'aux périodes suivantes. La plupart sont en fer et comprennent, dès la première phase, des hameçons et ce qui semble avoir été une râpe pour noix de coco (*mbuzi*), ce qui tendrait à attester la culture de cocotiers. Quelques fragments de cuivre (rarement rencontrés à n'importe quelle époque à cause de sa valeur pour être retravaillés) ont été découverts. Le fer était fondu ainsi que le prouvent les "tuyères" et les scories. Il n'y avait pas de minerai de fer, au sens moderne du terme, connu dans ces régions ; probablement on se servait de concrétions ferrugineuses qu'on peut trouver sur le continent tout proche¹.

Une sorte de cuiller sans manche, fabriquée dans la partie dorsale d'un large cauris est un objet courant aux environs de l'an 1000. Ces cuillers étaient sûrement de fabrication locale, mais il est intéressant de noter que de semblables objets ont été découverts lors de fouilles à Madagascar. Des cauris à valeur monétaire étaient utilisés couramment pendant toute la période pré-shirazi et servaient sans doute d'objets de troc. Il est possible qu'on s'en servait comme de monnaie d'échange ; un fait à noter : c'est que ces objets disparurent après l'introduction de pièces de monnaie.

Les importations étaient rares pendant la première phase de cette période, mais comprenaient de la verrerie qui était en fait plus commune, en comparaison avec la poterie importée, qu'aux époques suivantes. Des débris de poterie, néanmoins, sont seulement de l'ordre de 0,2 p. 100 de tout l'assemblage. Outre la poterie épaisse vernissée bleue que nous avons déjà mentionnée, on trouve un autre poterie à la pâte jaunâtre recouverte d'un vernis blanc. Tous ces fragments proviennent de bols² ; et sur certains (probablement du Xe siècle) le blanc est tacheté de bleu.

Un fragment d'ardoise sur laquelle des lettres arabes ont été effacées atteste que certains, au moins, des habitants de la dernière partie de cette phase étaient lettrés et donc sûrement musulmans, mais il est probable que la grande majorité de la population était païenne.

Le début de la seconde phase de la période pré-shirazi est marqué par l'apparition de poteries islamiques, *sgraffiato*² constituant l'importation la plus caractéristique. On pense que cela se produisit vers l'an 1000. Il n'y a pourtant aucune interruption culturelle, malgré l'accroissement de la qualité des importations. Parmi celles-ci, les nouvelles comprenaient des récipients en stéatite, polis en général sur un tour, et qui semble avoir été fabriqués à Madagascar. De nouveaux types de poteries locales viennent s'ajouter au

¹ Al-Idrisi écrit au XII^e siècle qu'il existait dans la région de Malindi et de Mombasa une extraction de minerai de fer pratiquée sur une large échelle, mais cette relation semble peu probable et n'a pas encore été confirmée par des preuves archéologiques.

² Un type de poterie dans lequel l'enduit qui se trouve sous le vernis est en partie entaillé pour créer un décor. Le vernis, appliqué par la suite, va dans les lignes incisées ; les couleurs du vernis varient ordinairement à l'intérieur d'un gamme allant du jaune-vert au marron.

répertoire déjà acquis et des disques de fuseaux, qui faisaient pratiquement défaut à la phase précédente, font leur apparition. Certains de ces disques étaient faits d'un simple tesson de poterie poli ; d'autres très proprement travaillés dans l'argile, et surmontés d'un dessin incisé, généralement une étoile sur le dessus. Ils étaient fixés au fuseau au moyen d'un crochet en fil de fer. probablement c'était le coton qui était employé pour le filage, ce que nous savions de sources historiques ; en effet, la culture du coton était pratiquée sur une grande échelle à une période ultérieure ; il était sans doute aussi tissé.

C'est pendant cette période que se situe la plus ancienne inscription sur la côte. Ce célèbre monument, la seule inscription coufique de l'Afrique Orientale, est érigé dans la mosquée à Kizimkazi Dimbani, près de la pointe sud de l'île de Zanzibar. Elle relate la construction d'une mosquée par le Cheik as-Sayyid Abu Imram Musa ibn al-Hasan ibn Muhammad. La mosquée dans laquelle il est incorporé fut construite au XVIII^e siècle, mais sur les fondations d'un bâtiment antérieur probablement érigé par Abu Imran Musa. Les couches inférieures du site de l'établissement ont révélé des poteries sgraffiato, et sont probablement contemporaines de la mosquée. L'inscription porte la date de 500 Hégire (1107 après J.C.) et confirme qu'il existait d'importants établissements de musulmans dans le groupe d'îles de Zanzibar.

Les traditions orales de la côte tanzanienne parlent d'un peuple appelé les Debuli qui arrivèrent, apparemment par petits groupes, avant les Shirazi. ce nom de Debuli est peut-être lié à Daybul, sur l'Indus, le plus grand port du Sind et le premier à être conquis par les Arabes (en 711-712 après J.C.). Il semble que les principales relations commerciales de la côte étaient avec le golfe Persique néanmoins, une partie du commerce se faisait par des marchands de Daybul entre autres, marchands appelés en tout cas, à faire escale en route pour l'Afrique, dans les ports de l'océan Indien septentrional. On peut penser que certains de ces marchands s'établirent sur la côte africaine et auraient ainsi fourni, en compagnie d'autres colons, le noyau des Musulmans à Kiloa et Mafia. Les traditions des Debuli manquent sur la côte du Kenya et ne se sont pas mentionnées dans les chroniques. Du point de vue archéologique, aucune établissement d'importance d'avant 1200 après J.C. n'a été découvert sur la côte kenyane, quoique les couches les plus anciennes de certains des sites examinés peuvent remonter au XII^e siècle. Shungwaya, juste au-dessus de la frontière de la Somalie, est peut-être, de tous les sites le plus important, mais il n'a pas encore été étudié.

La fin de la période pré-shirazi est marquée par l'apparition des premières pièces à Kiloa et à Kisimani Mafia, sur la pointe la plus occidentale de l'île Mafia. Les plus anciennes de ces pièces dont le texte est encore bien lisible sont en cuivre, avec un diamètre de l'ordre de deux centimètres, auquel cas elles ressemblent aux pièces postérieures. Elles portent le nom de Ali ibn al-Hasan, écrit sur une seule ligne à l'avant, avec une phase rimée. Yathiqu bi Maul'l-Minan, "confiant dans le Maître des largesses" au revers. Ce dessin est repris sur les pièces suivantes de Kiloa, le revers exprimant toujours la sujétion du régnaant à Dieu.

Ces pièces d'Ali ibn al-Hasan ont, par la suite, été attribués à un sultan de ce nom qui régnait vers la fin du XV^e siècle, mais des découvertes récentes rendent cette attribution impossible. Il est probable qu'il doit être identifié au fondateur de la dynastie des Shirazi, dont le nom est donné, avec des variantes, comme Ali ibn al-Hasan ou ibn al-Husain.

A un niveau encore plus profond que celui où furent trouvés les pièces décrites plus haut, un grand nombre de minuscules pièces, la plupart en cuivre, mais quelques-unes en argent, ont été découvertes. Ces très petites pièces (celles de cuivre pèsent environ 0,5 gramme, celles d'argent moins de 0,1 gramme), ont des surinscriptions qu'on ne peut lire avec certitude, mais elles sont du même style et semble porter le même texte que celles qui sont, sans aucun doute, d'Ali ibn al-Hasan. Leur apparition est donc jugée contemporaine de l'établissement de la première dynastie des rois Shirazi. La durée de cette dynastie, qu'on croit avoir régné de la dernière partie du XII^e siècle jusqu'aux environs de 1300, est aussi une ère archéologique commode, sa fin étant très clairement marquée. Kiloa et Mafia étaient alors certainement des villes musulmanes, il y a quelque preuve que leurs rois appartenaient à la foi Shia.

Pendant cette période, l'usage de la pierre pour les constructions augmenta considérablement, tout au moins dans la partie sud de la côte, quoiqu'aucune structure au Kenya n'a été identifiée comme datant de cette époque. Comme d'habitude, la pierre utilisée était du corail, généralement taillé à marée basse dans les récifs émergeant de la mer. La maçonnerie de cette époque était faite de blocs de pierre taillés grossièrement, empilés en couches et liés par du mortier de chaux. On utilisait rarement la pierre pour les demeures et on n'a retrouvé aucun plan détaillé de maison. Les mosquées se rangent dans une seule catégorie, avec un toit plat fait d'un mélange de pierre et de chaux soutenu par des piliers de bois, et des portes dans la partie sud (face à la *qibla*, la direction de la Mecque) ainsi qu'aux côtés. La chaux utilisée était de très bonne qualité, brûlée dans des puits creusés dans le sol, avec des tunnels traversant les puits afin de laisser pénétrer l'air, un procédé bien plus perfectionné que celui en usage pendant la période portugaise ou même de nos jours.

Les tombeaux les plus anciens sont attribués au début de cette période ou à la fin de la période précédente. Ce sont de solides constructions en gradins, comme une pyramide allongée, surmontées d'un rebord triangulaire. On ne les a trouvés qu'à Kiloa.

Le commerce extérieur augmenta aussi considérablement pendant cette période. De la porcelaine chinoise fut importée sur une assez grande échelle pour la première fois, mais fut néanmoins importée assez rarement en comparaison avec celle importée au XIV^e siècle et après. Cela ne devrait pourtant pas nous faire croire que les Chinois amenèrent leurs marchandises sur ces côtes. Quoiqu'on sache que les navires chinois ont atteint une région aussi éloignée que celle de Malindi, au XV^e siècle, ce fut là un voyage exceptionnel. La marchandise devait être transbordée au moins une fois et peut-être davantage dans les ports du golfe

Persique ou sur la côte Ouest de l'Inde. La plupart des poteries vernissées continuaient à arriver du monde islamique et étaient toujours du type sgraffiato, quoique perdant de leur qualité vers la fin de la période.

Il y eut aussi en même temps un plus grand intérêt porté à la parure de la personne, et sans doute à d'autres raffinements. Des baguettes de cuivre, décorées d'un dessin ciselé au centre, servaient à appliquer du Kohol noir sur les yeux. Des perles de verre et certaines de pierres semi-précieuses, commencèrent à être importées en grand nombre, peut-être de l'Inde. Celles-ci étaient presque toujours du type "enroulé" fabriquées en faisant tourner une mince traînée de verre chaud autour d'un tube et la modelant par la suite.

Les perles en tubes, moins appréciées, étaient formées en sectionnant de petits bouts d'un tube de verre mince et creux, et en les faisant chauffer pour arrondir les angles, mais étaient plus rares. Des perles de coquillage continuèrent à être fabriquées pendant la première moitié de cette période, mais la fabrication avait cessé avant 1300.

Des récipients en verre continuèrent à être importés ; outre les larges flacons et les gobelets cylindriques, on trouvait de petites fioles, dont certaines avec des décorations en moule. Elles contenaient probablement du kohol et des parfums.

Des ustensiles en stéatite, surtout des ustensiles de cuisine à trois pieds, furent importés en grand nombre, et indiquent un commerce substantiel avec Madagascar.

On continua aussi à fabriquer les mêmes types de poterie locale comme ceux de l'époque antérieure. Parmi les nouvelles formes, on note les premières lampes. Elles étaient peu profondes, presque circulaires, épaisses, avec un simple bec étiré (quelquefois plusieurs) pour la mèche. Des fours d'argile cuite coulé dans le sol (swahili *gai*) furent une nouveauté, et servaient à cuire de petites feuilles de millet ou de la farine de riz. Leur usage continua tout au long des périodes suivantes.

Des disques de fuseaux se trouvent en grand nombre. Des creusets coniques, servant à fondre du cuivre, étaient communs et indiquent une industrie importante dans le travail de ce métal. Des creusets de ce genre ont été mis à jour dans quatre sites à partir de Dar-es-Salam en allant vers le Sud.

La ville de Kisimani Mafia, ou Mafia ainsi qu'on l'appelait, était à ce moment au zénith de sa prospérité et était probablement plus riche que Kiloa. On n'a découvert aucun établissement d'importance de cette période sur la côte du Kenya, quoique les niveaux les plus inférieurs de Gedi, Kilepwa, et Ungwana, près de l'embouchure de la rivière Tana, sont probablement de cette date. Ces niveaux ont révélé des bols enduits de rouge, aux bords tournés vers l'intérieur, comme ceux plus au Sud, mais d'autres types de poterie locale sont différents. A Ungwana, de

minces briques brûlées étaient utilisées en construction, couchées sur des fondations de plâtre. Cette découverte, et une seule brique trouvée à Mafia confirment un mode de construction inconnu à n'importe quelle autre période. Par ailleurs, aucun bâtiment n'a survécu au Kenya.

Kaole - Tombe à pilier (Cliché Vérin)



Il y a beaucoup de découvertes qui attendent d'être faites sur la côte somalie surtout au site de Shungwaya et à Mogadiscio. En ce dernier endroit, trois structures du XIII^e siècle sont encore debout, dont deux sont de tours cylindriques qui servaient de minarets aux mosquées - un aspect non rencontré ailleurs avant le XIX^e siècle. un de ces minarets, incorporé dans la mosquée du Vendredi, reconstruite bien plus tard, est daté par une inscription correspondant à 1238 après J.C. Le troisième bâtiment est la mosquée de Fakhr ed-Din, dont la majeure partie semble dater de cette époque, et une inscription incorporée dans le mihrab (ultérieure) date de 1269

Kaole - Tombe à pilier (Cliché Vérin)



après J.C. Il diffère beaucoup en style des plus anciennes mosquées de la région de Kiloa et se rapporte plutôt à l'architecture de la dynastie suivante de l'endroit. Il faut noter aussi deux inscriptions mentionnant des habitants de la Perse, l'une dont la date équivaut à 1317 après J.C. sur la tombe d'un homme de Naysabur au Khurasan, et l'autre de 1268-1269 après J.C. établie par un homme de Shiraz. Ce sont les seules inscriptions connues faisant mention des Perses ; elles confirment le point de vue selon lequel des hommes de cette origine s'établirent d'abord sur la côte du Benadir, avant que certains de leurs descendants, sans doute métissés de sang local, n'émigrent vers d'autres lieux plus au Sud.

Le tournant du XIII^e, XIV^e siècle est marqué par une coupure dans la tradition culturelle, en premier lieu dans la partie sud de la côte. Cela est le plus visible, dans l'architecture, un style entièrement nouveau étant introduit, mais il y a aussi une coupure dans la poterie locale et une plus grande diversité de la culture matérielle, avec une augmentation très sensible des importations de porcelaine chinoise.

Il est probable que cette nouvelle ère est liée à la nouvelle dynastie de Abu'l-Mawahib à Kiloa dont l'établissement se serait produit à la fin du XIII^e siècle, d'après la version arabe de la chronique. Il est vraisemblable aussi que ce fut alors que Kiloa obtint le contrôle du port de Sofala, près de Beira actuellement, et acquit ainsi le monopole du commerce de l'or. Il y a lieu de croire que cette nouvelle dynastie et les nouveaux éléments architecturaux ont un rapport avec l'arrivée d'immigrants de pays arabes, peut-être de l'Hadhramaout.

L'exemple du nouvel ordre est manifestement fourni par le grand palais à Kiloa, comme sous le nom de Husuni Kubwa. cette énorme construction, couvrant deux arpents (80 ares) et possédant bien plus de cent chambres, groupe la résidence du sultan et un grand centre commercial, la moitié ou presque de la superficie totale étant dévolue aux magasins. Construit en dehors de la ville (le palais se trouve à environ un mile du centre), il donne l'impression d'être un établissement colonial - un roi isolé de ses sujets, vivant de commerce mené sur une grande échelle pour son propre compte. Néanmoins, il ne resta pas longtemps habité, en l'abandonnant, le roi, on le suppose, commença à vivre dans la ville - un mouvement que nous pouvons associer à l'intégration des immigrants aux habitants pré-existants.

La partie résidentielle d'Husuni Kubwa est construite sur un plan axial et se compose essentiellement d'un nombre de demeures disposés autour de cours situées en contrebas. Chaque demeure est fondé sur un plan de base de deux pièces longues et étroites, l'une derrière l'autre, l'avant donnant sur la cour, avec deux petites chambres à coucher à l'arrière ; cette disposition des pièces devait servir de fondation au plan des maisons de la côte. Des nouveaux éléments et des nouvelles techniques comprenaient l'usage de dômes et de voûtes et de blocs décoratifs de pierre taillée. La piscine octogonale, dont chaque côté était pourvu d'une abside incluse avec marches, est une forme exotique restée sans imitation par la suite. Husuni Ndogo, voisin et probablement contemporain de Husuni Kubwa, se

compose d'un mur de clôture massif muni de tours, et est semblablement unique. Des piliers monolithiques étaient utilisés dans la grande Mosquée de Kiloa, qui fut beaucoup agrandie à cette époque. La plupart de ces éléments, et en fait le plan général des bâtiments d'Husuni, doivent leur inspiration aux modèles des pays arabes, et le constructeur avait dû apprendre son art dans ces régions. Trois inscriptions d'Husuni Kubwa, en arabe, et gravées dans la pierre, montrent un très haut niveau d'artisanat et une grammaire impeccable.

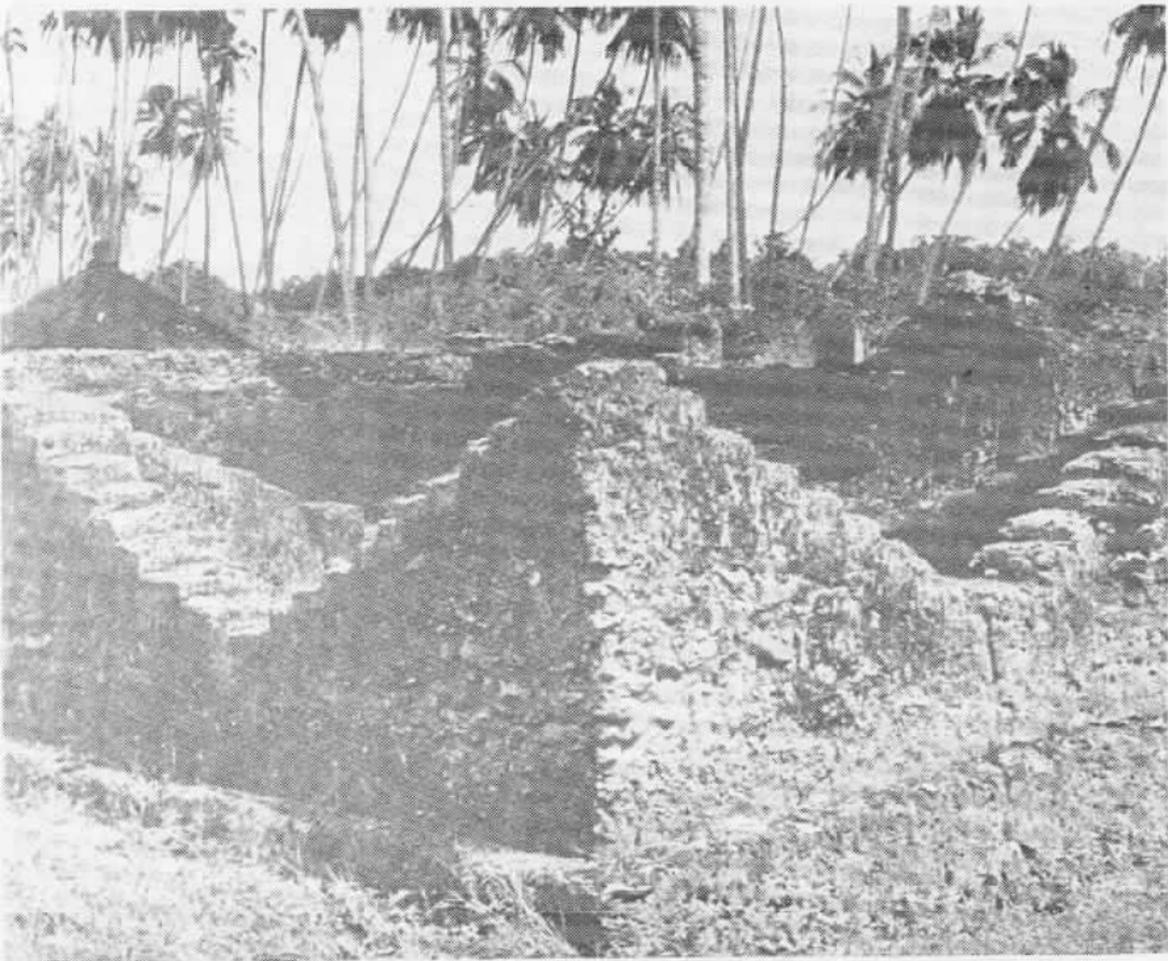
Le XIV^e siècle vit un usage étendu de la maçonnerie de pierre non seulement à Kiloa mais aussi sur la côte de Kenya, où le plan des maisons suit celui décrit plus haut. La maçonnerie elle-même est du type à appareillage d'éléments mis au hasard, avec de la pierre de corail plus fine pour les montants des portes et ouvrages décoratifs ; la maçonnerie à empilement de couche de l'époque précédente ne se rencontre à peu près plus.

Kaole. Sépulture à aïles (Cliché Vérin)



Les premières "tombes à panneaux" datent de cette époque. Ce sont de larges tombes, souvent conçues pour recevoir plusieurs défunts. La façade de l'extrémité orientale des tombes est divisée en un nombre de panneaux plâtrés de pierre taillée ; plusieurs de ces tombes probablement celles des hommes, sont surmontées d'un haut pilier à l'Est, en raison de quoi elles furent aussi appelées des

Kaole. Sépulture à ailes (Cliché Vérin)



"tombes à piliers". A une exception près, sur l'île Songo Mnara, ces tombes se trouvent au nord de la région de Dar-es-Salam ; on ne connaît aucune tombe construite de l'époque dans la région de Kiloa. La signification de ces particularités reste inconnue.

Vertiges de constructions à Songo Mnara (Cliché Vérin)



La poterie importée de cette période est principalement du céladon chinois des dynasties Yuan et Ming. Le type favori était le petit bol avec des pétales de lotus gravés à l'extérieur. Très peu de poteries bleu-blanc chinoises furent importées au XIV^e siècle -notamment les grandes jarres "Mei-Ping" ; des récipients "poterie de pierre" chinois, généralement avec une décoration incisée sous le vernis vert-brun, furent aussi importés. La poterie islamique caractéristique est de pauvre qualité avec un vernis jaune mat ; elle était décorée de dessins linéaires en noir, et peut avoir été fabriquée à Aden. Commune sur la côte du Kenya, elle est rare (comme tous les ustensiles islamiques de cette période) sur la partie sud de la côte.

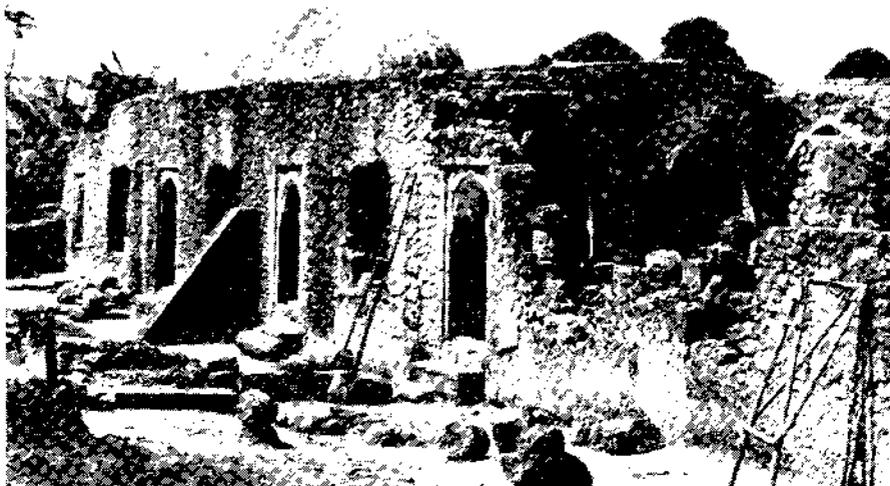
La poterie faite localement est très variée à cette époque. A Kiloa, la plus caractéristique a une décoration en relief de bandes et de hachures ; une autre, apparemment locale, était passée sur le tour. Sur la côte du Kenya, la forme typique est un ustensile de cuisson caréné avec une décoration incisée sur la partie supérieure, forme qui persistera plus tard. Les lampes sont communes ; celles de la région de Kiloa ont un côté vertical et un bec protubérant, tandis que celles de la

Vertiges de constructions à Songo Mnara (Cliché Vérin)



côte kenyane ont la forme d'un simple bateau. Les disques de fuseaux de cette période sont des simples disques en terre cuite, sans décoration.

La grande Mosquée (Cliché Vérin)



Des perles de verre furent importées en grand nombre, ceux du type "en tube" dépassant en proportion avec le temps ceux de la variété enroulée. Des perles d'aragonite (obtenue dans le tridacne géant) étaient fabriquées localement.

Quatre des premiers sultans de la nouvelle dynastie à Kiloa firent frapper des pièces, deux d'entre eux en grande quantité. Ces pièces néanmoins n'avaient pas cours en dehors de la région de Kiloa et de Mafia. Les seules autres pièces frappées à cette période le furent à Mogadiscio, en très petite quantité ; un unique exemplaire provenant du lieu porte une date (l'équivalent de 1322 après J.C.), le seul exemplaire d'une pièce datée de l'Afrique orientale avant l'époque récente.

Il semble que la prospérité de Kiloa connut quelque déclin dans la seconde partie du XIV^e siècle, et à une seule douteuse exception près, aucun des sultans du temps, ni du siècle suivant, ne fit frapper des pièces de monnaie. Il y eut néanmoins une renaissance de travail de construction dans la première moitié du XV^e siècle,

La grande Mosquée (Cliché Vérin)



et la côte du Kenya connut alors sa période la plus riche. L'architecture de la côte, en ce siècle, fait montre d'un degré considérable d'uniformité, et nous pouvons nous faire une bonne idée de l'aspect d'une ville à cette époque par l'exemple de Songo Mnara, six miles au sud de Kiloa, et de Gedi, un peu au sud de Malindi, dont une grande partie a été fouillée par J.S. Kirkman. Quoi qu'elles ne fussent pas des villes de première importance, elles avaient des maisons dont plusieurs ont survécu. Les deux villes doivent une préservation au fait que depuis leur abandon, il n'y eut jamais d'établissement important dans leur voisinage ; ailleurs la pierre a été en majeure partie enlevée, seules les mosquées échappant au pillage. Les maisons étaient bâties les unes à côté des autres, quelquefois, se partageant un mur mitoyen et quelquefois réunies ensemble, ce qui laisse supposer une parenté entre les occupants. Les blocs des bâtiments étaient séparés par des allées très étroites. Les maisons faisaient face au Nord de préférence ; ou, si cela n'était pas possible, à l'Est ; leur cour se trouvait sur l'un de ces côtés. Les maisons avaient un étage, sauf à Kiloa. les toits étaient plats, faits de pierre reposant sur des poteaux de palétuviers, généralement équarris ; le poids de ces toits massifs et la force de charpentes limitaient la largeur des pièces, qui était de huit pieds ou un peu moins.

Du point de vue du plan, les maisons suivaient celui établi au siècle précédent. Les principales entrées des cours des plus grandes maisons étaient impressionnantes et, dans la région de Kiloa, étaient agrémentées de bordures aux éléments en dégradé de pierre taillée, quelquefois d'une ornementation en forme d'arête de harem, le motif décoratif le plus commun à cette époque, employé aussi pour encadrer les mihrabs¹ des mosquées. Dans les maisons de la région de Kiloa, il y avait généralement une chambre de repos privée, placée à angles droits par rapport aux autres chambres. Il y avait au moins une latrine, bien construite en pierre taillée, incluse dans chaque maison, avec un bidet à côté pour les ablutions. Les maisons de Gedi étaient aussi pourvues d'un compartiment spécial pour rafraîchir les jarres d'eau.

Il n'y avait généralement pas de fenêtres, sauf sur la façade faisant face à la cour ; les chambres de l'intérieur devaient être sombres, mais avec leurs plafonds et leurs murs épais (en général d'une coudée d'environ dix-sept pouces), elles devaient être fraîches. Les murs étaient plâtrés et jamais peints. Toutes formes de décoration étaient rares. Des niches ornementales en pierre taillée étaient quelquefois creusées dans les murs ou de chaque côté des portes d'entrée, et étaient très joliment agrémentées de corail taillé.

Quelques-unes des chambres principales étaient décorées de teintures, probablement des tapis, et des frises gravées dans le bois, comme dans la période précédente, ainsi que l'attestent des rangées de trous pour des patères. Mais les motifs décoratifs de pierre taillée du siècle précédent font ici presque entièrement défaut. Ils étaient remplacés dans une certaine mesure par des bols vernissés de

¹ L'élément projeté en abside dirigé vers La Mecque.

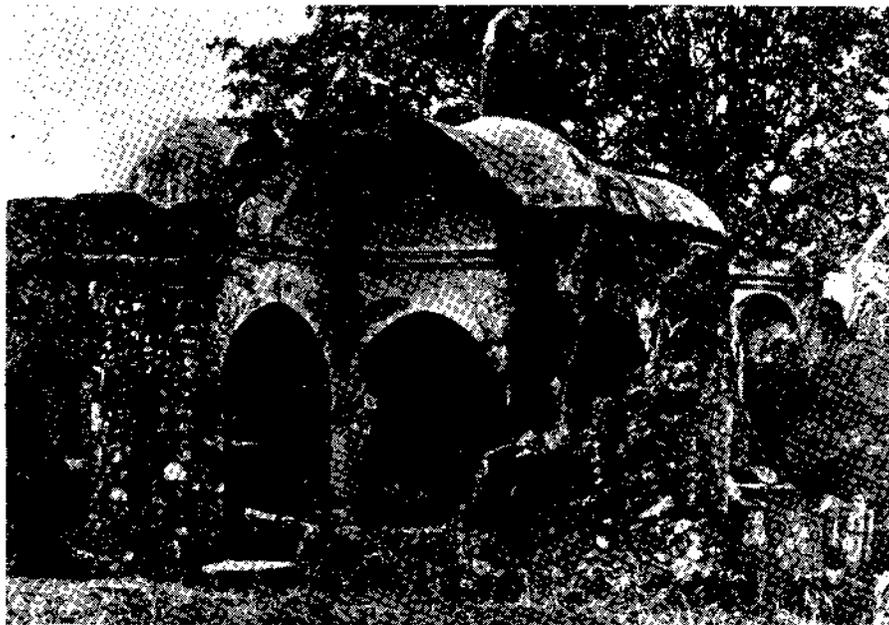
poteries persanes et chinoises, coulées dans de la maçonnerie, surtout dans les toits voûtés (trouvés seulement dans la région de Kiloa) de la chambre de repos.

Chaque établissement avait sa mosquée congrégationnelle (Jami) où la communauté se réunissait le vendredi. Les grandes villes possédaient en plus plusieurs petites mosquées. Toutes suivaient le même plan : un accès d'entrée rectangulaire couvert, divisé en ailes par des rangées de pilier de maçonnerie, avec un coin pour les ablutions au sud ou à l'est, et en général une ou plusieurs salles souvent ajoutées sur les côtés.

Dans la région de Kiloa, le toit est généralement en forme de dôme, ou voûté en, forme de baril, mais les voûtes étaient construites entièrement en chaux, contrastant en cela avec les voussoirs de pierre qui bordaient les voûtes du XIX^e siècle. Quelquefois les voûtes étaient décorées de bols sertis. Ailleurs les toits étaient presque plats. L'ornementation est presque toujours réservée au mihrab qui possède une arche pointue exécutée en bordures en dégradé s'appuyant sur un chapiteau carré qui surmonte les montants. Le tout est entouré d'un cadre rectangulaire en saillie, souvent avec des niches pour lampes dans les pilastres qui constituent ses côtés, et quelquefois avec des bols dans les tympans.

Les objets meubles de la période montrent des changements de mode plutôt qu'une interruption nette. L'importation de la porcelaine chinoise continue et même en plus grande quantité ; la poterie bleu-blanc égale maintenant le céladon en quantité, presque entièrement sous la forme de bols à nourriture plutôt petits, tandis que le céladon se compose surtout de larges bols et de jarres couvertes. A Kiloa, la porcelaine excède en volume les poteries vernissées islamiques ; ces dernières se composent presque entièrement de bols vernissés simplement de bleu ou de vert en grand usage partout sur la côte. Les poteries décorées venant de la Perse et de meilleure qualité étaient importés en premier lieu pour la décoration des bâtiments, ainsi que nous l'avons décrit.

Sur la côte du Kenya, les premiers bols à repas font leur apparition parmi la poterie locale, montrant que la nourriture était servie plutôt que prise directement de la marmite. Des bols de ce genre se trouvent plutôt à Kiloa, mais au XV^e siècle, de petits bols avec des bases en anneau, dont la forme était probablement copiée d'exemplaires importés, devinrent communs, et indiquent que chaque membre de la compagnie tout au moins dans les classes moyennes et supérieures, avait son propre bol à repas. Ces bols étaient peints de dessins en rouge et comprennent la seule poterie peinte connue sur la côte. Des ustensiles enduits de rouge devinrent à nouveau communs ; les pots de cuisson étaient décorés de vergetures diagonales travaillées sur la surface, quelquefois très finement exécutées.



Des fourneaux portatifs font leur première apparition. Ce sont des ustensiles munis de "cornes" sur lesquelles reposait le plat de cuisson, du charbon étant placé dans le fourneau ; quoique découverts et au Nord et au Sud, leurs formes varient, ainsi que les formes des lampes qui, dans la région de Kiloa, ont leur partie supérieure presque complètement recouverte, tandis que dans le Nord, elles continuent à avoir la forme classique d'un bateau.

Les perles de cette période sont presque toutes de la variété en tube ; le rouge indien était la couleur préférée dans le Sud, le vert dans le Nord. Des bicônes massifs d'aragonite ayant trois pouces de diamètre et pesant neuf onces sont communs dans le Sud, et semblent avoir été utilisés comme perles, peut-être aussi comme bracelets de chevilles. De petites boucles d'aragonite et de disques de terre cuite servaient probablement de boucle d'oreilles ou de lèvres.

Des pièces chinoises furent importées en petites quantités à cette époque ; ainsi qu'elles l'avaient été au siècle précédent, et servaient apparemment d'ornements ; elles sont en général d'une date plus ancienne que le contexte dans lequel elles se trouvent. Les pièces locales de l'époque précédente continuaient à circuler à Kiloa, il se peut que les anciens coins à frapper étaient restés en usage. Des pièces semblent avoir été frappées à Zanzibar pendant ce siècle, et furent produits massivement à Mogadiscio ; un nombre considérable d'entre elles circulaient à Kiloa. Ailleurs sur la côte toutes les transactions devaient se faire par troc ; à Gedi des cauris furent utilisés à cette fin, ou pour le commerce extérieur.

La petite Mosquée à dômes (Cliché Vérin)



En conclusion, on doit tenter de saisir la signification de la société qui prospérait sur la côte orientale d'Afrique. Il y a peu de doute que cette civilisation, à son zénith au XIV^e siècle, fut la plus évoluée dans le sens matériel que toutes celles qui ont existé jusqu'à des époques récentes en Afrique noire. A quel point a-t-elle appartenu réellement au continent africain ; ceci a beaucoup été discuté, et sans grand résultat, l'essor fut donné de par-delà les mers, ainsi que dans le cas de plusieurs autres civilisations. Elle était en premier lieu de culture islamique, et une société mercantile (nous pouvons rappeler ici que le prophète Mohammed lui-même était un marchand). Cela ne veut pas dire qu'elle était arabe ; les immigrants arabes étaient probablement peu nombreux et, par leurs mariages avec les femmes africaines autochtones, et celles déjà de sang mêlé, ils s'intégraient rapidement aux habitants locaux.

Il est probable que dès la seconde génération et certainement dès la troisième, ils abandonnaient leur langue maternelle pour le swahili ; ils auraient néanmoins, conservé l'arabe pour l'écriture. Quelques éléments de la culture africaine survécurent et furent intégrés au tout, mais demeurèrent toujours secondaires à l'intérieur du cadre islamique. Du point de vue matériel, et surtout dans l'architecture, les habitants de la côte développèrent une civilisation qui leur fut sous beaucoup de rapports, très particulière, une civilisation qu'il est préférable de qualifier de swahili primitif. A cause du prestige de leurs ancêtres arabes ou perses, ils eurent tendance à exagérer l'importance de ceux-ci dans leur lignée et à construire des mythes faussement illustres au sujet de leurs aïeux. Presque rien n'a été enregistré de l'aspect africain de leurs ancêtres -le mariage du fondateur de la dynastie shirazi à Kiloa avec la fille du propriétaire de l'île, comme partie de son entreprise de prendre possession de l'île, est presque le seul exemple connu, et il est seulement mentionné dans la version orale de la chronique au XIX^e siècle. Dans le même temps, l'influence de cette civilisation sur la majeure partie des territoires bordant la côte fut faible, et à l'intérieur nulle. Ses habitants étaient ignares, *Kafir*, sans la foi -des gens dont, si possible, on se protégeait par une étendue salubre d'eau.

Le commerce avec les Zanj païens a dû s'effectuer, mais les marchandises (surtout de l'ivoire, outre l'or de Sofala) ont dû être apportées par eux à la côte.

Il existait une route commerciale de Kiloa au lac Nyassa utilisée par les Musulmans de la côte au début du XVII^e siècle : cette route peut avoir servi plus tôt, et il y eut une pénétration plus au Sud ; mais autrement, il est peu probable que les Musulmans pénétrèrent à l'intérieur, sauf lors d'expéditions guerrières, qu'Ibn Battuta sacralisait sous le nom de *Jihad* ou guerre sainte. Leur religion ne dépassa jamais les rivages du continent, et leurs capacités architecturales impressionnantes n'eurent aucun effet sur l'arrière-pays. Des constructions en pierre et la cuisson de la chaux pour du mortier étaient inconnues même à cinq miles de la côte.

Nous devons nous figurer cette civilisation comme un avant-poste éloigné de l'Islam, se tournant pour son inspiration spirituelle vers la partie de la sa

religion, ses auteurs fondant une société et une culture devant beaucoup à ce qui leur était particulier ; méprisant leurs voisins païens mais acceptant le compromis avec eux dans l'intérêt du bénéfice ; ils appréciaient les luxes de la vie, mais contribuèrent peu, autant que nous le sachions, à l'avancement de la science ou du savoir.

ENGLISH ABSTRACT

In this article N. Chittick summarizes what is known of the cultural history of the coasts and islands, known to the Greeks as Azania and to the Arabs as the Sawahil. He has taken the story down the time of the arrival of the Portuguese. These coasts were the most southerly region known to the Ancients ; consequently here only in Equatorial Africa do we have any historical knowledge going back to before the fifteenth century. It is a history linked more to the other lands bordering the Indian Ocean than to the interior of the continent ; the sources are meagre, often corrupt, often half-myth. Nevertheless they can provide us with some framework of the pattern of events - a framework which needs to be verified, supplemented, and, sometimes modified by archaeological evidence.

There are sites of the Stone Age along the east African coast but no sites of the first millenium of the Christian era dated before the eighth century has been discovered so far. Some pre-islamic finds are poorly documented.

Islamic and Chinese ceramics are discussed and contribute to build up the archaeological sequence crosschecked for some periods by the well-documented discoveries of local coins. The refined architecture (mosques, houses and tombs) is described throughout time ; it is interesting to note that the construction styles were not borrowed in the nearby interior.

Vent'ny malagasy

N. Chittick dia nifotopototra izay fantany momba ny moron-dranomasina sy ny tany izay antsoin'ny Grika hoe Azania sy ny Arabo Sawahil. Notantarainy izay niseho talohan'ny nahatongavan'ny Portiogey. Nolazainy koa izay voasoratra ny mpanao géographie arabo, ny "Périphe" ary ny tantara vitan'ny olona tany.

Ny Institut britannique d'archéologie dia nahita tao anaty tany zavatra betsaka toy ny vilany tany arabo sy sinoa, vola vita tao an-toerana, ary nisy trano sy mosikiriny (trano fivavahan'ny Silamo) ery fasana izay mampiseho ny sivilizasionan'ny Silamo.

Izany sivilizasiona izany anefa dia tsy nampiova ny fomba fanamboaran'ny Afrikana (mipetraka ao afovoan'ny tany) ny trano fa mbola mijanona amin'ny maha-baribarianina azy izy ireo.